

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Sans équivoque

André Roy, *Professeur de poésie*, Montréal, Les Herbes rouges, 2003, 80 p.

Jacques Garneau, *L'embrassement / Les petits poèmes du corps*, Québec, Le Loup de Gouttière, 2003, 56 p.

Dominique Lauzon, *Au milieu de nous sans équivoque*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2003, 62 p.

Hugues Corriveau

Number 114, Summer 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36919ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2004). Review of [Sans équivoque / André Roy, *Professeur de poésie*, Montréal, Les Herbes rouges, 2003, 80 p. / Jacques Garneau, *L'embrassement / Les petits poèmes du corps*, Québec, Le Loup de Gouttière, 2003, 56 p. / Dominique Lauzon, *Au milieu de nous sans équivoque*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2003, 62 p.] *Lettres québécoises*, (114), 32–33.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

André Roy, *Professeur de poésie*, Montréal, Les Herbes rouges, 2003, 80 p., 12,95 \$.

Jacques Garneau, *L'embrasement/Les petits poèmes du corps*, Québec, Le Loup de Gouttière, 2003, 56 p., 9,95 \$.

Dominique Lauzon, *Au milieu de nous sans équivoque*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2003, 62 p., 10 \$.

Sans équivoque

André Roy prend la place de Dieu, Jacques Garneau s'avoue sous l'influence de Ronsard comme de Bérимont, et Dominique Lauzon est frappé par le coup de foudre.

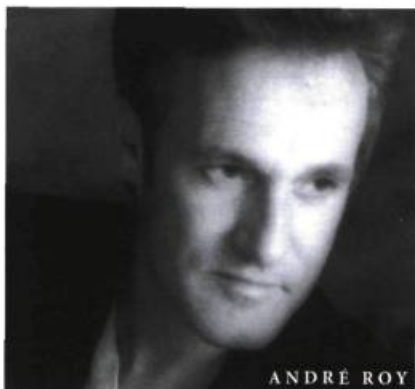
P O É S I E

HUGUES CORRIVEAU

LE ROY NOUVEAU S'INSPIRERAIT, PARFOIS SEULEMENT, de la manière de François Charron que cela ne m'étonnerait guère.

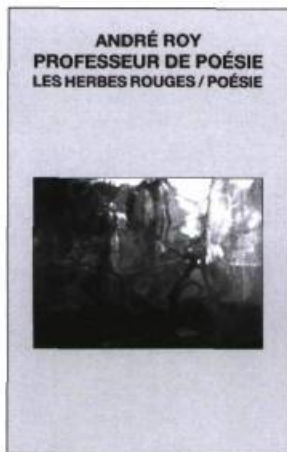
NOSTALGIE ET DÉSIR

On trouve souvent dans cette poésie une façon de déclamer ou de déclarer qui inscrit des réflexions crues pour atteindre en somme à la froideur tranchante de l'entendement : « Un cœur qui pense à quelque chose de brillant / Évoquera une réalité jamais construite pour moi » (« Étendue », p. 14) ; ou encore dira-t-il simplement : « Les poèmes sont déguisés par les autres, / Découpés en tranches égales de sentiments » (« Travail », p. 15), « Les petits mots se fabriquent tous les jours / En faisant du sport » (« Magie », p. 16). Bref, voilà une poésie écrite à cheval sur le courant émotionnel, écrite pour que d'elle surgissent le lapidaire ou l'aléatoire du perceptible.



ANDRÉ ROY

Comme toujours chez André Roy, un « je » impérial et exacerbé se donne en exemple, s'identifie au centre absolu de l'univers, souvent charnel, parfois aérien et nocturne, s'adressant à l'autre, l'inquiétant, l'inquiété, vers qui l'amour va et vague, vers qui le corps tend ses désirs et ses questions : « Écriras-tu pour ma personne souveraine ? » (« Volonté », p. 18) demandera-t-il à cet autre si proche et pourtant si dramatiquement loin de lui. « Je me déclare le spécialiste de la génération jeune » (« Invention », p. 19), affirme-t-il encore, satisfait absolument du rôle dont il se dit impart. C'est que Roy veut préserver sa parole qui ira à sa perte avec le corps vieillissant, avec ce qui passe de soi quand les nuits succèdent aux nuits : « Les mots [il] attendent avant de mourir, / Écrivain qui écrira encore pour se rajeunir. » (« Temps III », p. 64) N'est-il pas, de façon contradictoire mais fort belle, ce « [...] poète / Assez grand pour écrire, assez grand pour être simple » (« Maturité 2 », p. 28) ? Même si cette simplicité se fait parfois christique, sans gêne et sans retenue : « Tu donneras, André, de la poésie à ceux qui n'en ont pas. » (« Don 1 », p. 30)



ANDRÉ ROY
PROFESSEUR DE POÉSIE
LES HERBES ROUGES / POÉSIE

Tout divin qu'il soit, jamais le poète André n'aura été aussi fragile à l'orée des corps, à l'approche de l'absence : « Voici un poème pour que je sois amoureux de toi. / Voici un autre poème pour t'imaginer amoureux de moi ! » (« Anticipation », p. 40) Surtout, que la solitude au jardin de Gethsémani n'annonce aucune souffrance, semble-t-il murmurer ! Car, ici, la nuit demeure, ainsi que les étoiles, les comètes, les rêves aléatoires et la longue solitude inquiète :

*Le spécialiste du « je »,
L'ancien jeune homme qui mangeait son temps
Après un sommeil réparateur,
Il écrira comme André
Des mots qui mordent, des images déshabillées,
Des poèmes aussi concrets que la matière
Dont sont faits les sexes,
Car, avec lui, la réalité deviendra une réalité qui divise.
(« Identité », p. 46)*

Voici un beau et fort recueil qui sans être triste se teinte de mélancolie, d'un fin désespoir devant la précarité, choses passant, choses allant au loin de soi vers l'éternité de notre propre absence au monde. André Roy charge donc les poèmes d'un rôle iridescent et perpétuel afin que d'eux vienne l'illusion d'une certaine permanence, « c'est pourquoi [il] aime écrire / À ceux qui se rendent à la fin de leur vie / Dans le but d'être sauvés. » (« Fin », p. 69).

OH ! NAÏVETÉ ! BELLE EXCUSE !

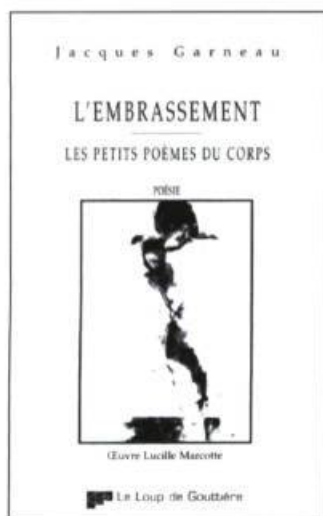
Trente-deux poèmes pour parler de la femme, comme jadis on en parla en *fin'amors* ou dans la carte du Tendre, un peu comme se voulait le Douze de Louis Royer dont j'ai parlé en ces pages. Or que me sont pénibles ces entreprises de reprises naïves quand on ne renouvelle pas, comme chez Jacques Garneau, le moins la choisification de la femme, donnée en ses parties de corps (comme autrement le fit en un poème célèbre André Breton). Rien dans ce petit opuscule ne valait d'être « révisé » (comme le dit la quatrième de couverture) à partir de l'édition originale de 1984 aux Nouvelles Éditions de l'Arc. Et moins

JACQUES GARNEAU



encore, n'est vraie cette affirmation de la même page qui prétend qu'« inspirée de Ronsard et des blasons du corps féminin de Bérumont, la parole de Jacques Garneau, ancrée dans le XXI^e siècle, en renouvelle et actualise le genre ». Allons-y voir :

*belle bouche
bouche à bouche
tu inventes les sons, les mots,
tu possèdes un palais
tu es le vestibule
l'antichambre des beaux baisers
tu peux mordre ou sourire
faire la mauvaise langue
la retourner sept fois
dans ta bouche
médisances et calomnies
rinse-bouche
je te bouche à pleine bouche
(« La bouche ou l'antichambre », p. 15)*



Qui puis-je si je trouve cela parfaitement insignifiant ! Et pire, si je titille un peu sur des vers qui laissent croire que la bouche a une bouche : « belle bouche // [...] la mauvaise langue / la retourner sept fois / dans ta bouche ». Ah ! Seigneur ! Continuons ! Voyons de plus près ce « sourcil » que le poète associe à l'« équitation des yeux » (« Le sourcil », p. 11) ! Ce cheval de poils me reste en travers de la gorge ! Devant les parties du corps de la femme, le poète déclare que « tout cela est beau / tellement beau que / les mots n'existent plus » (« Les mots », p. 10) ; encore, si c'était vrai ici ! Et pis, parfois, c'est tellement *cute* ! Par exemple, quand il décrit les baisers : « s'ils sont secs et pincés / c'est le bec en

pincettes » (« Les baisers », p. 16). Si vous voyiez la larme qui me coule en ce moment sur la joue, vous croiriez que je suis touché jusques au cœur ! Le poète ne nous épargne rien des clichés les plus convenus alors que « nos mains s'émeuvent », qu'« on frôle le bonheur... ! » (« Au beau couchant », p. 20), ou des images les plus saugrenues alors que « le beau tétin rose // s'étire en se montrant le bout du nez » (« Le beau tétin », p. 22), que la langue « [...] débride parfois un son » (« La langue », p. 25) — c'est qu'on y tient à la métaphore chevaline ! Au sortir du bain, la femme est dite « plus rose encore qu'une rosée » (« Ta beauté », p. 26) Hum ! Le jeu est ici si facile que je sourcille ! Mais il y a aussi le « cul » (cachez ce mot que je ne saurais voir !) devant lequel : « [...] lorsqu'il se montra la fesse, on se voila la face. » (« Mais oui, le cul ou les belles fesses », p. 28) Cessons là. C'en est assez. On a beau faire dire de soi qu'on est « ancré dans le XXI^e siècle », je n'en vois rien. Ce recueil a des relents adolescents, et surtout surannés ! C'est à peine joli, et c'est surtout navrant. Et laissons là « cette jambe [qui] s'affole comme un ventilateur » (« La jambe », p. 35) et fuyons à toutes jambes.

AU MILIEU DE SON MOI-MÊME

Pour parvenir à lire le dernier recueil de Dominique Lauzon, encore faut-il en traverser l'imbuvable et si cucul prologue ! Car on s'y questionne très profondément : « pourquoi // les regards indécis / glissent-ils / inexorablement / vers les abysses / du temps » (« Accessoire », p. 11), ratiocine-t-on là sans vergogne ! Mais c'est quoi, la question, monsieur ? a-t-on le goût de rétorquer au philosophe. Après ces abyssaux propos, on

soupire un peu, puis on tourne la page. Puis l'autre, jusqu'au poème « 2 » où il faut :

*demeurer vulnérable
aux aspérités de l'ombre
au magma étrange
de cette chaleur naissante
[...]
éclaboussé par les détails
d'une lumière
envahissante
avancer encore
vers les remous
de l'âme (« 2 », p. 14)*

J'ai grand-peur de ce « magma » et de ces « remous »-ci ; mais « déjà / les premiers mots / ont frappé » (« 3 », p. 15) et je suis tout étourdi de tant en si peu. Convenons que ce n'est pas commun. Mais parfois, c'est plus trivial quand il s'agit de rameuter le « tango-hésitation / projeté sur le velours / des parchemins de l'âme » (« 4 », p. 17). Oui, je sais, on a le trivial qu'on peut, mais j'essaie de me raccrocher à quelque chose de tangible dans ce recueil qui s'abîme un peu dans les profondeurs abscones des images sibyllines. Bon, j'essaie encore une fois :

*si l'être
s'avérait sans limites
au milieu de songes
sans limites
n'y aurait-il que le corps
comme preuve anecdotique
du passage
de la réserve au cran (« 5 », p. 18)*



Imaginez ! On n'en est qu'au cinquième poème ! C'est quoi, la question, monsieur ? Et le poète de me répondre, comme si j'étais le pire benêt que : « [...] la source / de la subsidence / des syllogismes / se trouvait dans les boues / des vies de passage » (« 8 », p. 21) Et vlan ! Ta gueule, critique ! Vous comprendrez que j'ai un tantinet de la misère avec ce genre-là, que... C'est-à-dire, ce genre comme... Enfin, ces ratatinages de concepts obscurs qui dévient le quantique vers le cantique. La pensée est tellement amphigourique en ces vers un peu pédants que je bats en retraite, bien qu'il n'y ait pas que cela dans ce recueil ; mais ce qui se dit plus simplement n'apporte pas vraiment de nouveauté à

ce va-tout poétique. Le poète a beau « [céder] au tintement de cristal / de voyelles portées par des consonnes lascives » (« 16 », p. 29), je lui laisse son érotisme linguistique et je vais chercher ailleurs.

